



ANOUAR BENMALEK À PROPOS DE SON DERNIER ROMAN "LE RAPT" :

"IL Y A LES ALGÉRIENS EN BUTTE À L'ARMÉE FRANÇAISE, ET IL Y A LES ALGÉRIENS EN BUTTE À D'AUTRES ALGÉRIENS"

Le Rapt démarre par une disparition et trouve des explications à la violence en remontant à la guerre de Libération. Auteur prolifique, Anouar Benmalek dresse le tableau d'une Algérie à qui il reste encore des pages blanches dans son histoire, et qui doit se réconcilier avec son passé pour aborder l'avenir dans la sérénité.

Réalisé par :
SARA KHARFI

Liberté : Dans le Rapt, vous signifiez que le passé finit toujours par nous rattraper, et cela même si, en tant qu'individus, nous ne sommes responsables ni des erreurs ni des crimes de ceux qui nous ont précédés...

●● Anouar Benmalek : Le Rapt essaie de montrer que le passé non assumé, nié, méprisé, peut devenir extrêmement dangereux pour le présent et le futur d'une société. En fait, l'envie d'écrire ce roman m'est venue d'une manière brutale, après deux horribles faits divers survenus récemment. Il y a eu d'abord le kidnapping d'une collégienne dans une commune de la périphérie d'Alger, puis l'affaire du petit Yacine, qui est l'exemple tragiquement caricatural dans sa cruauté de la manière dont notre système politique traite les gens modestes. Je me suis alors demandé : notre société est-elle arrivée à un tel degré d'acceptation de la violence que même un événement aussi effroyable que l'enlèvement et le meurtre d'enfants la laisse relativement indifférente ? Effaré, j'ai cherché une explication, d'abord dans l'état de commotion née de la violence sans borne qui s'est abattue sur notre pays ces dernières années. Puis, une chose en amenant une autre, je me suis interrogé sur les causes de cette explosion d'inhumanité. Était-elle née ex nihilo ou tirait-elle son origine de je ne sais quelle mystérieuse connexion avec le passé de notre pays ? Je crois avoir trouvé un début de réponse dans la manière dont nous abordons l'histoire de notre pays et, en particulier, de la guerre de Libération. L'histoire officielle, celle apprise à l'école et répétée en boucle par les perroquets idéologues du régime, est en gros un tissu de mensonges. La violence est légitimée par le résultat : le FLN ayant gagné la guerre de Libération, tout ce qui a pu être fait sur ordre de ce dernier devient dès lors juste, même lorsqu'il s'agit de crimes aussi inexpiables que la torture et les assassinats d'étudiants montés au maquis à la suite de la "Bleuïte" ou les massacres des villageois de Melouza. Je ne parle même pas des liquidations de dirigeants nationalistes de la trempe d'Abane Ramdane. Notre histoire officielle sert à insinuer le message subliminal suivant : les massacres du vainqueur, surtout s'il se dote de la légitimité d'acier du patriotisme, ne sont plus des massacres, mais de hauts faits de résistance dont les responsables méritent honneur et considération de la part de la nation. Voilà ce qui explique que certaines de nos rues portent des noms de tortionnaires algériens ayant pratiqué, pendant la guerre de Libération, le supplice dit de "l'hélicoptère"



contre leurs propres concitoyens — supplice qui consiste à "brûler" avec un kanoun un homme suspendu par ses membres à un arbre ! La violence extrême est donc devenue petit à petit à un horizon "normal" de notre société puisque ceux qui l'ont libérée du colonialisme ont pu en user à certaines occasions à l'encontre du peuple sans en subir plus tard les conséquences : tel colonel a pu tuer des étudiants par dizaines et demeurer néanmoins un héros sans tache ou tel autre donner l'ordre de liquider toute la population masculine d'un village et continue à être officiellement honoré sans aucune considération pour la mémoire des suppliciés et de leurs actuels descendants. Qu'on ne se trompe pas de débat : personne ne discute ici de la nécessité absolue de la guerre de Libération ni de l'héroïsme incroyable de nombre de ceux qui ont donné leur vie pour libérer l'Algérie de l'indignité de la sujétion coloniale ! La question soulevée ici est qu'à côté de cet héroïsme, il y a eu des crimes épouvantables commis par des moudjahidine et que ces crimes restent des crimes malgré la distance du temps. Pis : je prétends que ne pas reconnaître cette douloureuse vérité aboutit, d'une façon ou d'une autre, à créer les conditions d'une résurgence de la barbarie...

Qu'est-ce qui a renforcé votre détermination à écrire ce livre ?

●● C'est la publication en Algérie même de mémoires d'un certain nombre de moudjahidine "ordinaires" qui racontaient sans fioritures des épisodes terribles d'exactions dont ils avaient été victimes ou témoins. Ce qui m'avait stupéfié à l'époque, c'est que des livres de ce genre n'aient pas provoqué un séisme de questionnements en Algérie. Nous aussi, nous avions nos Aussaresses, avaient en substance ces patriotes, mais ces Aussaresses-là officiaient contre leur propre peuple ! Le cruel terrorisme de ces dernières années est dû en partie au fait que nous avons appris à "pardonner" la violence quand elle est le fait des "nôtres". Quand nos concitoyens arrivent à accepter Melouza comme un simple accident de parcours de la guerre de Libération sans plus se poser de questions, alors le massacre, pendant la décennie noire, de villages entiers par des

terroristes drapé dans la légitimité religieuse (au moins aussi forte que la légitimité nationaliste) finit par apparaître presque "naturel" : les "frères" des montagnes n'imitaient-ils pas, en agissant ainsi, les "frères" de la guerre de Libération ? De toute façon, pense chaque Algérien avec résignation, il y aura toujours une amnistie qui surviendra au bon moment, suivie de son corollaire obligé l'amnésie ! Je pense, quant à moi, que l'Algérie est à présent adulte et que ce n'est pas dénigrer la guerre de Libération que de dire que tel ou tel de ses leaders ont commis des infamies. Il y a suffisamment de vrais héros dans ce peuple pour qu'on n'ait pas besoin de les mêler avec leurs absolus contraires. J'insiste cependant : mon livre n'est pas un livre politique, c'est un roman où des personnages ordinaires sont confrontés à des forces qui les dépassent et qui, parce qu'ils aiment à la folie ceux qui leur sont proches, vont aller jusqu'au bout d'eux-mêmes. Mon livre est une expérimentation sur le thème : qu'aurions-nous fait à la place des personnages du roman si quelqu'un avait kidnappé notre enfant et nous ordonnait de commettre un forfait ou si, un demi-siècle plus tôt, nous nous étions trouvés, par le hasard du destin, dans la peau de ceux qui avaient à choisir entre devenir ou non des criminels ?

Il y a un Français dans votre livre, Mathieu, qui a d'ailleurs fait partie des Dop...

●● À un certain moment dans le roman, je fais intervenir un militaire français qui a fait partie d'un Dop. Rappelons ce que sont les sinistres Dop — Départements opérationnels de protection. Sous ce nom volontairement banal, se dissimule un rouage essentiel de l'armée française, où la torture, désormais officielle, contre les rebelles à l'autorité coloniale prendra toute sa place dans la panoplie des armes de guerre dirigées contre le peuple algérien. Mon propos se veut on ne peut plus clair : en aucun cas la condamnation de certains errements des moudjahidine durant la guerre de Libération ne doit diminuer en rien l'horreur que nous ressentons devant les exactions de l'armée française, en particulier l'usage institutionnalisé de la "question", des bombardements au napalm, des regroupements de populations et autres crimes de

guerre. Disons qu'il y a deux grands sujets dans mon livre : il y a les Algériens en butte à l'armée française, et il y a les Algériens en butte à d'autres Algériens. Nous sommes des êtres humains comme les autres. Pourquoi devrions-nous accepter de vivre avec une histoire et un présent mensongers ? C'est une profonde colère et une profonde compassion pour mon peuple qui m'ont guidé dans l'écriture de Rapt : on nous a volé notre histoire, on nous a volé notre lutte de libération. Dans le cas de l'Algérie, jamais le mot "rapt" ne s'est aussi bien appliqué au passé, au présent, et, si nous restons dociles, au futur de notre pays !

Il y a une grande violence qui habite les personnages. Si l'on extrapole, quelle est cette violence que vous voyez en chaque Algérien ?

●● Cette question de la violence chez nous m'a toujours taraudé. Durant ce qu'on a coutume d'appeler la décennie noire, j'ai vu des gens tout à fait ordinaires, des collègues de l'université par exemple, se mettre brusquement à persifler lâchement dès qu'un intellectuel était tué : "Il n'y a pas de fumée sans feu, peut-être que ce gars n'était pas si innocent que ça, peut-être qu'il avait fait quelque chose pour mériter d'être assassiné ?" Je me suis alors interrogé avec angoisse : qu'est-ce qui sépare le terroriste tueur de celui qui ne le désapprouve pas totalement ?

Les animaux — des bonobos — occupent une place importante dans votre roman. Notre part d'animalité ?

●● Parce que nous sommes aussi des animaux. Et parce que la part instinctive qui régit nos réactions en apparence les plus rationnelles reste forte. Dans le livre, les bonobos constituent un clin d'œil sarcastique à l'intolérance pudibonde de notre société. Dans un autre registre, si nous considérons ces magnifiques bonobos (nos cousins les plus proches dans le règne animal) comme des êtres auxquels on ne doit aucun respect, rappelons-nous qu'on est toujours le singe de quelqu'un : les colons ne considéraient pas vraiment les Algériens comme des êtres humains à part entière...

Vous donnez l'impression que pour vous la littérature est une mission. Est-ce le cas ?

●● Mission est un mot bien ambitieux, mais je n'en trouve pas d'autre à vous retourner... Quand vous commencez à écrire un roman qui va vous prendre trois ans — irremplaçables ! — de votre vie, à quoi bon le faire si, au bout, il n'y a pas quelque chose de plus grand que votre petite personne ? Souvenons-nous de Melouza et de l'obligation de silence qui l'accompagne jusqu'à présent. Ce ne sont pas les moudjahidine dans leur ensemble qui doivent être remis en cause, ce ne sont que certains criminels de guerre, mais ces derniers doivent être nommés explicitement. Un Mohammedi Saïd, par exemple, est un criminel de guerre : il peut avoir été colonel et avoir occupé tous les postes les plus illustres dans la nomenclature du pays, cela ne changera rien au caractère impardonnable de ses actes. Cela doit être dit. Pour la vérité. Pour la pureté de notre histoire. Je sais que mon livre va faire grincer des dents, parce que certains considèrent le patriotisme comme l'annoncement de slogans officiels. Moi, je dis non ; le patriotisme, c'est reconnaître le pays comme il est et l'aimer avec ses forces et ses faiblesses.

S. K.

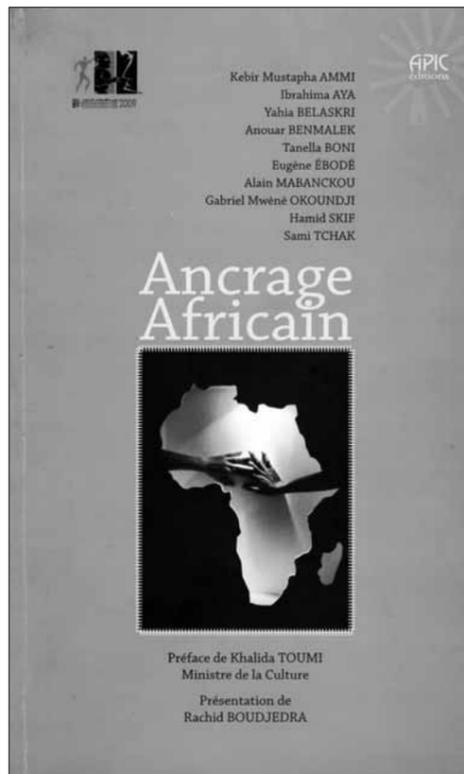
* Anouar Benmalek sera aujourd'hui, à partir de 16h, au stand des éditions Sedia pour procéder à une vente-dédicace de son roman *Le Rapt*.

DÉBAT AUTOUR DE L'EXPÉRIENCE DE LA RÉSIDENCE D'ÉCRITURE DES AUTEURS AFRICAINS

Un "Ancrage africain"

Retour sur une expérience de résidence très enrichissante qui a rassemblé dix auteurs du continent africain, le temps d'une rencontre conviviale, dans le cadre du 14^e Sila.

L'expérience de la résidence d'écriture, qui a réuni, durant le 2^e Festival culturel panafricain, dix auteurs africains, notamment Kébir Ammi Mustapha, Ibrahim Aya, Yahia Belaskri, Anouar Benmalek, Tanella Boni, Eugène Ebodé, Alain Mabanckou, Gabriel Mwèné Okoundji, Hamid Skif et Sami Tchak, a donné naissance à un recueil de nouvelles écrites par ces plumes incisives et tranchantes, qu'on réduit souvent à un continent. En effet, la plupart du temps, lorsqu'on s'adresse à un auteur du continent, on dit : "Vous êtes un auteur africain", c'est-à-dire qu'on réduit toute une œuvre, un talent et un souci esthétique, à une dimension géographique. De même que demander à un auteur s'il est africain, est une manière de considérer l'Afrique, un si vaste continent, comme un pays. Pour nous sortir de ces préjugés, clichés et autres idées préconçues, les auteurs venant des quatre coins du continent africain, nous ont donné une sacrée leçon durant le Panaf 2009, en nous montrant leurs dissemblances et différences. Bien que beaucoup de choses nous rassemblent et nous unissent, notamment les séquelles de la colonisation, les guerres civiles et les déchirures sociales, les auteurs venant d'Afrique sont d'abord des humains qui évoluent dans un monde si imparfait, qu'il ne peuvent faire autrement que de le décrire, le contester, le critiquer, et célébrer la vie en lui. Alors que d'autres sèment la guerre et la haine, un écrivain est comme un alchimiste passionné, qui transforme haine et désolation en une œuvre artistique, pleine de vie et d'espoir. Dix auteurs parmi tant d'autres, mais pas des moindres, ont participé à une résidence d'écriture, qui les a réunis durant



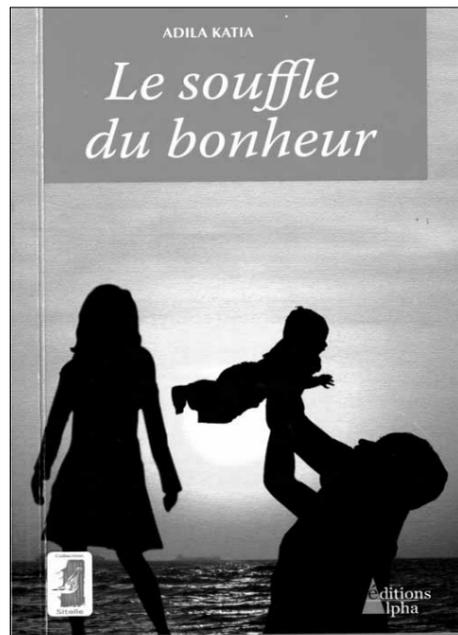
quinze jours, avec pour objectif de produire chacun une nouvelle. Sans thème et "sans surveillance", les auteurs ont eu à donner libre court à leur imagination et à laisser leur talent s'exprimer. Dans le cadre du Salon international du livre

d'Alger, la salle Afrique a abrité une rencontre avec quelques-uns des auteurs ayant pris part à cette résidence, notamment l'Ivoirienne Tanella Boni, le Camerounais Eugène Ebodé, et les deux Algériens Anouar Benmalek et Yahia Belaskri. Rencontre animée par l'éditeur Karim Chikh (Apic éditions), il a été question de l'expérience de ces écrivains dans cette résidence. Sans doute enrichissante, bien évidemment intéressante, mais surtout "naturelle". Naturelle parce qu'elle a favorisé la rencontre de l'Algérie avec l'Afrique. "Elle a permis de se connaître, de tisser cette latéralité qui nous manquait parce qu'obsédé par la verticalité", a déclaré Eugène Ebodé, qui a été dans une autre vie, footballeur professionnel. Manifestement le football mène à tout, et pas uniquement donc à la violence. Tanella Boni de son côté a déclaré qu'"il n'y avait pas de thème imposé, et curieusement, tout le monde a parlé d'Alger". Concernant les critiques adressées à cette résidence, notamment certains qui sont partis jusqu'à dire que c'était une "résidence surveillée et non une résidence d'écriture", les auteurs ont rassuré et ont affirmé que l'expérience était réellement extraordinaire. Eugène Ebodé a même déclaré que "ce ne sont pas nos résidences qui sont surveillées, mais nos mémoires". En outre, le recueil de nouvelles a pris forme. Sorti pour le Sila, le recueil s'intitule *Ancrage africain*, et est disponible au stand des éditions Apic. Préfacé par la ministre de la Culture et présenté par Rachid Boudjedra, le recueil rassemble dix nouvelles de dix auteurs différents, venant de différents pays, mais tous ont choisi d'ancrer l'africanité de leurs nouvelles dans Alger la blanche.

SARA KHARFI

RENCONTRE AU SILA AVEC ADILA KATIA Sur le projet d'un troisième roman

Une vente-dédicace avec Adila Katia, journaliste à *Liberté* et écrivaine, a eu lieu avant-hier au Salon international du livre d'Alger pour son dernier recueil de nouvelles *Le Souffle du bonheur*, édité par Alpha. Après son premier recueil *À l'encre de tes yeux*, Adila Katia revient avec ce nouveau livre constitué de deux nouvelles déjà éditées dans le quotidien où elle exerce. "La première nouvelle aborde les problèmes de couple mais relatés d'une manière très belle. Par contre, la deuxième est tirée d'un fait réel, et c'est l'histoire d'une mère qui a péri dans un tragique incendie", a déclaré l'auteur. S'inspirant des témoignages de ses lecteurs et de leurs histoires, Adila Katia a pu transmettre à travers les lignes le vécu ou une parcelle de vie de chacun. "La douleur que j'ai ressentie en approchant les témoignages m'a permis de la mettre sur le papier. Mes lecteurs m'ont confié leurs émotions quand ils ont lu cette histoire bouleversante. En fait, chaque personne a une histoire particulière qui la rapproche d'une nouvelle", a-t-elle déclaré. Durant la vente-dédicace, Adila Katia s'est confiée sur son amour qui la lie à son public, ce lectorat qui la suit depuis



ses débuts dans la presse. "Un lecteur de Béjaïa m'avait dit qu'il collectionnait mes écrits depuis des années et grâce à lui j'ai appris que j'avais édité une centaine de nouvelles", a-t-elle dit. En effet, constatant la grande affluence de lecteurs, le projet de mettre ces nouvelles dans un même recueil, et ce, avec la collaboration de la maison d'éditions Alpha. "Cela permettra aux personnes qui ont raté quelques nouvelles de se rattraper, en fait, durant les années 1990, les archives sur le Net n'étaient pas encore disponibles. En plus, cela permettra de les ranger dans la bibliothèque et c'est plus pratique qu'un journal", a-t-elle déclaré. Par ailleurs, un nouveau projet est en cours pour cette écrivaine qui prépare "son troisième bébé". "Je compte écrire des nouveautés, mais aussi, il y aura d'anciennes nouvelles que le public pourra découvrir ou redécouvrir une deuxième fois", a-t-elle ajouté. S'inspirant de la société et de faits réels que connaissent au quotidien des milliers de personnes, Adila Katia n'est pas prête à manquer d'inspiration et ne fera que le bonheur de son public.

HANA MENASRIA

RENÉ GALLISSOT AFFIRME "KARL MARX N'A JAMAIS ÉTÉ EN KABYLIE"

Suite à une l'information publiée dans notre *Radar* de mercredi dernier, relative au fait que Karl Marx a séjourné en Algérie et particulièrement en Kabylie, René Gallissot a tenu à apporter une rectification. Rencontré en marge du Salon du livre (Sila-2009), et ce, juste avant la rencontre qu'il devait animer avec Fouad Soufi, l'historien français et le spécialiste du Maghreb colonisé a affirmé que Karl Marx "n'a jamais séjourné en Kabylie". Et d'ajouter : "Le bouquin sur la Kabylie que j'ai publié et qui a été édité en Algérie qui s'appelle Marx et l'Algérie, il y a des

notes de Marx sur la Kabylie où il commente les formes de démocratie rurale qui avaient été mises en relief par un grand chercheur de Russie qui s'appelait Kovalski. C'est l'ensemble de ce qu'on appelle les notes de Kovalski, traduites et publiées dans le livre, Marx et l'Algérie. "Il faudra peut-être que les gens du film regardent un petit peu ce bouquin pour éviter quelques erreurs sur la Kabylie éventuellement." À propos du pourquoi de cette précision, il dira que "ce qui me gênait, c'est qu'il n'y a ni le nom du réalisateur ni de l'équipe, ni aucune indica-

tion sur le travail qui se fait sur ce film". Concernant sa venue à Alger, il dira que "je suis au Salon du livre car à l'heure actuelle, c'est la sortie de mon bouquin qui s'intitule Henri Curiel, le mythe mesuré à l'histoire. Henri Curiel c'est non seulement le juif égyptien qui a tenté de fonder en Égypte un parti communiste, mais c'est également ce qu'on appelle le réseau Curiel qui a prolongé et repris le réseau Jeanson pendant le soutien de la guerre de l'indépendance algérienne. Et ensuite qui a élargi en quelque sorte son action d'aide à toutes les luttes de libération de ce

qu'on appelle le Tiers-Monde par l'organisation qui s'appelle Solidarité." Par ailleurs, en parlant de la raison de ce livre, il dira que "mon but est de mesurer l'itinéraire d'Henri Curiel à ce temps fort de l'histoire dont il a été un grand porteur, un acteur". Allant encore plus dans le détail, il nous apprendra qu'Henri Curiel et son frère Raoul, à l'indépendance de l'Algérie, ont "donné la maison Curiel, c'est-à-dire le bel hôtel particulier de la famille Curiel qui étaient des banquiers en Égypte, à l'État algérien". Cette bâtisse abrite actuellement l'ambassade d'Algérie au Caire. À

rappeler que la rencontre de jeudi passé au Sila avait porté sur "le livre et l'approche de l'histoire, et des luttes et mouvements de libération". "Je pense que dans la phase, qu'on soit révolutionnaire ou réactionnaire, dans laquelle on est depuis une quinzaine d'années, il y a des signes que l'on sort."

Ces signes-là ont "complètement oblitéré l'époque où le monde a changé à travers les mouvements nationaux et les luttes de libération". Et donc, c'est un peu de ce temps qu'il a voulu rappeler !

AMINE IDJER

SORTIR

ÉVÉNEMENT

●● Jusqu'au 6 novembre prochain, la 14^e édition du Salon international du livre d'Alger, sous un chapiteau au complexe Mohamed-Boudiaf.

SALLE EL-QODS

●● Aujourd'hui à 11h, table ronde autour de la littérature palestinienne du dedans. À 14h, lectures d'auteurs. À 15h, table ronde autour d'El-Qods et la Palestine : situation et perspectives.

SALLE AFRIQUE

●● Aujourd'hui à 11h, conférence d'El-Hadj Rahab sur l'histoire de l'édition en Algérie. 13h, rencontre avec Hamou Amirouche autour de son livre *Akfadou : un an avec le colonel Amirouche* (éditions Casbah). À 16h, conférence de Benamar Mediène sur le livre d'art en Algérie.

VENTES-DÉDICACES DU SILA

●● Brahim Seddiki dédicacera son recueil de poésies, *Maqam El-Mim*, aujourd'hui à partir de 15h, au stand de l'association El-Beyt (également partagé par les éditions Barzakh et Hibr).

●● Le stand des éditions Casbah abritera aujourd'hui à partir de 15h, les séances de dédicaces d'Aïcha Kassoul pour *le pied de Hanane* et Fatiha Ahmed Bourouina pour *El-Hadjala*.

●● Le stand des éditions Alpha abritera aujourd'hui à partir de 15h, les séances de dédicaces de M^{me} Bouchebouboua pour son livre *les Chemins d'un militant* et Youcef Dris pour *Massacres d'octobre 1961, Papon la honte*.

●● Youcef Beghloul dédicacera son livre aujourd'hui à partir de 14h intitulé *Le manifeste du peuple algérien*, au stand des éditions Dahlab.

●● Le stand des éditions Chihab abritera aujourd'hui à partir de 15h les séances de dédicaces de Mohamed Mechat pour ses mémoires *Parcours d'un militant*, et de Mahmoud Mostefaoui pour *Afin que nul n'oublie*.

●● Anouar Benmalek dédicacera aujourd'hui à partir de 16h son roman *le Rapt*, au stand des éditions Sedia.

SALON D'AUTOMNE

●● 2^e Salon d'automne, au Palais de la culture Moufidi-Zakaria.